

**Novembre 2014**

On réfléchit avec nos partenaires à la construction de nouvelles ressources autour de la jeunesse. De l'avis de tous, les besoins sont importants, criants...

**Lundi 12 janvier 2015**

Ça fait presque une semaine que les attentats de janvier ont eu lieu et je suis encore choqué. J'ai envie de faire quelque chose, mais je me sens vide, impuissant. Je regarde pour la énième fois à la télé le parcours chaotique des 3 meurtriers, j'entends le journaliste dire qu'ils qu'ils avaient en commun la haine de l'Etat français... Puis le présentateur enchaîne sur la minute de silence qui a été difficile à faire respecter dans certains collèges, lycées. Je me mets à la place des enseignants et je me dis que j'aurais été bien incapable de parler de sujets aussi complexes que la laïcité, la liberté d'expression. Ça a dû être dur pour les profs mais aussi pour les jeunes toute cette histoire... Il y a une chose cependant sur laquelle je me dis que je me serais peut-être positionné : sur le fait justement que sur des sujets aussi sensibles, il paraît indispensable que les adultes d'un même établissement se voient avant, réfléchissent à une position commune pour parler ensuite d'une seule voix...

Rapport conflictuel avec l'Etat, nécessité de se rassembler pour faire émerger une vision commune... ça commence à s'agiter dans ma petite tête. Je repense à ces jeunes croisés tout au long de ces dernières années qui me parlaient de leurs difficultés à trouver leur place et qui, quand la confiance s'installait, évoquaient avec sincérité

leur difficulté à se sentir pleinement Français, leur « tiraillement » à propos de la fidélité aux origines ainsi qu'une forme de contentieux diffus qui demeurait vis-à-vis de l'Etat. Il semble qu'il y ait quand même là un vrai sujet et qui fait écho aux événements de janvier. Quelques heures plus tard, je parle à bâtons rompus de tout cela avec Nasséra, une maman rencontrée en 2012 dans le cadre d'un projet sur Wattrelos. Elle me dit que c'est une bonne piste, qu'elle aussi se sent concernée par le sujet, que c'est clair qu'il subsiste des blessures mal cicatrisées dans les familles liées à l'histoire coloniale, à la guerre d'Algérie, à la qualité d'accueil aussi... Dans la foulée, je rencontre d'autres personnes concernées par cette question. Tous confirment...

J'appelle des structures partenaires, des personnes avec qui je suis en contact sur le terrain, on discute de tout cela. La question du malaise identitaire leur semble également être une bonne entrée pour créer des espaces de paroles avec les jeunes sur ces questions. Tous disent qu'il y a urgence. La semaine suivante, on se voit pour une première réunion, on est déjà une vingtaine. C'est un groupe étonnant, avec des sensibilités

différentes, constitué à la fois de têtes de réseau, d'institutionnels, et d'acteurs de terrain. Très vite, on tombe d'accord sur l'idée de produire ensemble des ressources adaptées sur ces questions.

Je pars me mettre au vert avec dans l'ordi des dizaines et des dizaines de témoignages de jeunes (Roubaix, Lille, Mons...) que nous avons récoltés ces dernières années. Des jeunes âgés de 10 à 25 ans. 4 thématiques ressortent très vite. Celle du malaise identitaire, bien réel qui se manifeste parfois dès le plus jeune âge. Sentiment d'être mal considérés, relégués, de ne pas disposer des mêmes codes, des mêmes réseaux que les « autres », d'être moins bien traités (par la Police notamment)... Certains emploient des mots très forts : « *c'est comme si on était en guerre* » ; « *comme si on était parqués dans un enclos* ». Et puis il y a aussi ces conflits de loyauté dans les têtes. Des conflits par rapport aux origines, à la famille, au groupe, au quartier et qui participent parfois du blocage, de la difficulté à trouver sa place, car partir, réussir, ce serait un peu trahir, rompre une forme de fidélité...

**MOI AUSSI JE ME SENS PARFOIS  
MAL CONSIDÉRÉ, DOCTEUR...**



Mais derrière ce mal-être, une chose me frappe, c'est la grande solitude des jeunes. C'est impressionnant de voir à quel point ils sont travaillés dès l'école primaire par des questions existentielles profondes auxquelles ils ne trouvent finalement pas de réponse par manque d'interlocuteurs... Des questions sur le rapport à l'autre, la violence, le changement intérieur, l'identité, la place dans la société, la responsabilité... De belles questions universelles, philosophiques, vertigineuses. **Au fond, c'est quoi être un Homme ?**

Un thème qui est revenu dans la bouche de nombreux jeunes interrogés. Et devant l'absence de réponses, ceux-ci en grandissant, surtout s'ils n'ont pas la chance d'avoir une famille structurante, n'ont finalement bien souvent que l'alternative du groupe pour tenter de trouver des explications et se rassurer. Le problème, c'est que les réponses deviennent souvent simplistes, manichéennes du fait de l'effet de groupe, de son poids. Parfois même, elles se réduisent à la victimisation et peuvent mener au rejet de l'autre.

En fait, au fil des témoignages très émouvants que je parcours se dessine en creux une société quelque peu désertée par les adultes. Certes, ce rôle d'adultes, nous le tenons encore comme nous le pouvons individuellement, mais c'est dans la dimension collective qu'il semble qu'il y ait faillite. Comme si nous n'avions plus la capacité de proposer les espaces de parole individuels et collectifs indispensables pour permettre aux jeunes de se confronter, de se questionner, d'élaborer une pensée sur les sujets importants qui les travaillent. Des espaces qui leur permettent de s'élever, de s'émanciper, de devenir autonomes. En fait, c'est

comme si, du fait de la fragmentation de la société et de tous ces clivages qui font des ravages dans nos têtes, nous nous étions amputé d'une partie de nous-mêmes puisque nous ne sommes plus capables de nous rassembler sur l'essentiel. Alors certes, chacun continue à aller au front mais au fond se sent seul. Seul face à ses limites et surtout face à l'ampleur des enjeux, des questions. Ce n'est sans doute pas un hasard si tant de professionnels sont en souffrance, doutent et perdent confiance. Les jeunes le ressentent d'ailleurs bien.

Ce qui nous manque donc, c'est peut-être justement de reconstruire une vision commune, partagée, cohérente qui nous permette d'aller ensemble à la rencontre des jeunes en nous sentant plus fort, plus outillé. De proposer un cadre qui nous rassure et par extension, qui les rassure. C'est ce que nous tentons de faire dans ce projet sensible.

#### Juin 2015

Le corps de l'outil a été validé avec une belle adhésion, des supports

accessibles ont déjà été créés qui permettent aux professionnels de commencer les premières expérimentations. On sent une envie commune d'y aller, même si ça fait peur. Les premiers retours sont bons. Avec 6 mois de recul, nous mesurons aujourd'hui à quel point ce projet a une dimension universelle. La question du malaise identitaire nous touche tous (il y a tant de personnes qui se sentent exclus du système, relégués...) de même que cette solitude qu'on ressent chez nos jeunes et chez les professionnels. Quels sont les besoins de la jeunesse ? Comment pouvons-nous y répondre ? A partir de septembre, nous mènerons l'enquête auprès de dizaines de jeunes de tous milieux, toutes origines, filles et garçons, villes et campagnes pour leur demander de répondre à une seule question : c'est quoi être un Homme\* aujourd'hui ? C'est parti !  
*Luc Scheibling*

*\* Le terme Homme est à prendre dans sa dimension ontologique, une notion qui touche hommes et femmes, qui englobe la notion de citoyen mais qui va au-delà.*

**CHAQUE FOIS QUE JE REÇOIS UN COURRIER DE L'ADMINISTRATION FRANÇAISE, J'AI L'IMPRESSION D'ÊTRE CONVOQUÉ AU TRIBUNAL !**

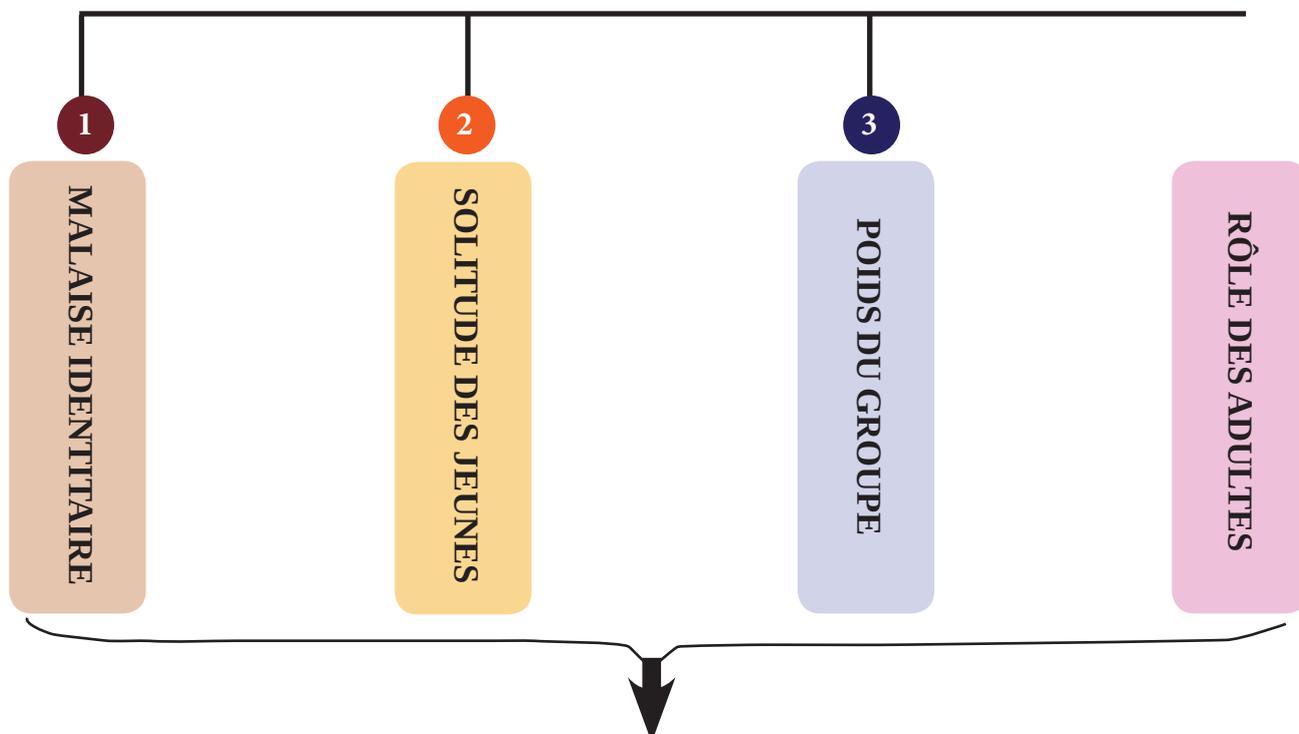


# Phases d'élaboration de l'outil

*L'édito* qui «plante le décor» et propose une vision originale de la question du malaise identitaire en phase avec ce qui remonte du terrain.

*Une fiction* qui reprend les éléments essentiels du discours en le formulant autrement. Elle met aux prises Zoulouck avec un jeune qui vient de caillasser un camion de pompier. Ensemble, de façon percutante, décalée, ils décryptent les raisons sous-jacentes qui ont amené le jeune à faire ça...

**4 thèmes qui ressortent, liés les uns aux autres.** Ils constituent autant de pistes de réflexion et d'axes de travail pédagogique. Chaque thème, étayé par des témoignages de jeunes et des extraits de chansons et clips réalisés par LTE, fait l'objet de fiches pédagogiques spécifiques.



**C'EST QUOI DEVENIR UN «HOMME» ?**

# Qui sommes nous ?

*Laisse Ton Empreinte, l'Association de Prévention Spécialisée dans le Nord, La Fédération du Nord des Centres Sociaux, Ville de Lille : Direction de la Politique de la ville et Direction Jeunesse, la Maison des Ados de Lille, des clubs de prévention (Azimuts, Horizon 9), des centres sociaux (Lazare Garreau, Lille), Acti'jeunes de Wattrelos...*

Les attentats de début janvier nous obligent à changer de braquet, à nous rassembler sur l'essentiel. Nous n'avons plus de temps à perdre dans des querelles stériles, contreproductives, qui au final participent de la confusion générale dans laquelle se trouve la société française. Ce n'est pas juste une posture. Nous essayons de le démontrer en procédant justement à ce rassemblement alors que nous n'avions pas a priori vocation à le faire sous cette forme. Face à la grande solitude des jeunes, le «brouillard» dans ils se trouvent parfois (en termes d'identité, de projet, de valeurs), la question urgente à régler est de proposer des espaces de paroles individuels et collectifs avec des interlocuteurs adultes, outillés qui les amènent à cheminer, à sortir d'une logique d'enfermement. Ces interlocuteurs ne sont pas des personnes extérieures qui viennent «porter la bonne parole», mais nous tous, travailleurs sociaux, enseignants, éducateurs, institutionnels, parents...

## Qu'entendons nous par outiller ?

Être outillé, c'est se doter d'une vision partagée qui aborde les questions sensibles, avec un propos construit, cohérent, accessible qui donne confiance, sur lequel chacun peut s'appuyer pour aller à la rencontre des jeunes. Cette vision est étayée par de nombreux témoignages, des chansons et des petites fictions qui éclairent le propos, proposent des clés d'analyse. Ces supports ont pour but d'accompagner les professionnels dans l'animation d'espaces de paroles individuels et collectifs à destination des jeunes sur des thèmes tels que le poids du groupe, le malaise identitaire, la solitude des jeunes, le rapport à la police, à l'Etat français, la place des filles... L'objectif étant de déconstruire certaines idées toutes faites, d'ouvrir le débat de façon à la fois sécurisée mais sans édulcorer le réel, et de mettre tout ça en perspective... Nous avons bien conscience de l'importance du défi. Notre but n'est pas de stigmatiser les jeunes qui ont une double culture ni de stigmatiser les quartiers, mais de prendre le temps de plonger au coeur de cette problématique difficile, de faire remonter ce qui traverse la tête de nos jeunes, même si c'est souvent douloureux à entendre. Ce qui est d'ores et déjà très intéressant, c'est que les enseignements principaux qui ont émergé de cette phase d'enquête montrent au final que c'est l'ensemble de la jeunesse qui est concernée. Elles posent en outre la question de notre responsabilité collective.

## Etapes du projet

*Lundi 19 janvier matin* : Première réunion, présentation du projet, de l'outil en devenir. Constitution du groupe.

*Lundi 9 février, 14 h* : L'APSN et la Fédé des centres sociaux décident de porter officiellement le projet avec LTE.

*Février à fin mars* : Construction de l'outil, proposition d'une vision fédératrice avec plusieurs thématiques qui ressortent par LTE. Réunions pour validation, premiers ajustements, écriture d'une première version de la fiction.

*Avril/Mai* : finalisation de la bande son de la fiction, enregistrement des voix, premières expérimentations et premières séances de présentation à destination de clubs de prévention.

*11 Juin, 14 h* : Présentation de l'outil en cours à d'autres acteurs de terrain à la Maison des Ados de Lille.

*Juin /juillet* : Finalisation de l'outil, écriture et enregistrement d'un support sur le Parcours d'exil.

*Septembre/Octobre* : vaste enquête auprès de dizaines de jeunes de tous milieux, toutes origines, filles et garçons, villes et campagne pour les interroger sur leur parcours, leurs besoins, et répondre à la question : pour toi, c'est quoi être un homme ? Mise en images de la 1ère partie de la fiction Zoulouck.

*Novembre 2015 / 2016...* : écriture d'une 2ème partie de la fiction qui intègre les enseignements majeurs qui ressortent de l'enquête. Ajustement de l'outil, corrections. Enregistrement de la fiction, mise en images, création de clips sur ces thématiques. Nouvelles expérimentations, formations, sensibilisations à prévoir.

Edition de l'outil à ... exemplaires.

**Contact** : Céline Martineau (03.20.30.86.56) ou Luc Scheibling (06 15 87 96 85)

85 rue Masséna, 59000 Lille. Site internet : [www.laissetonempreinte.fr](http://www.laissetonempreinte.fr)





*Parler et se parler*

*Ecouter et s'écouter*

*Comprendre et se comprendre.*

Ces principes basiques qui fondent la communication entre les uns et les autres, qui élaborent les règles du faire société résonnent d'autant plus en ce dramatique et sanglant début d'année 2015. Le respect des différences et de la diversité, la liberté d'expression et la tolérance ont été mises à mal.

Toute cette dimension éducative nous parle, bien évidemment, en tant que centres sociaux, clubs de prévention, dans la veine historique de l'éducation populaire.

Percevoir les mots, leur définition, leur portée, par leur étymologie, leur origine et leur filiation, tout cela nous importe. Il en va des mots comme des humains !

Connaître et reconnaître l'histoire de chacun, son origine, sa filiation, sa famille, c'est identifier et respecter ses racines. Il en va des végétaux comme des humains !

Chacun a ses spécificités, ses qualités, ses limites...

Aussi donc, toute initiative qui consiste à mieux comprendre l'autre, son histoire, son parcours, sa culture, est une œuvre et un chantier dans lesquels il faut pouvoir s'inscrire, à tous les niveaux, et dans la durée.

Ceci n'est pas une injonction, c'est un droit et un devoir individuel et collectif. Et les réseaux d'éducation populaire, que nous représentons, n'hésitent pas à s'engager un seul instant dans cette démarche. Car nous avons besoin autant de spontanéité et de créativité que de réflexion et de débats contradictoires.

Paolo FREIRE\* disait : « *Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde* ».

Nombre d'initiatives ont été prises depuis le 7 janvier dernier pour se parler, s'entendre, ici et là, prendre le temps de l'échange, pour chercher à comprendre et identifier des perspectives et des solutions possibles. Faire lien, faire société, être ensemble... est devenu une priorité. C'est à développer encore, dans la proximité d'un quartier, d'un espace de vie - de vivre et de construire ensemble.

Force est de constater que les outils manquent souvent, pour mettre des définitions communes derrière les mots (on en revient à l'étymologie), que des références sont nécessaires pour permettre aux animateurs et aux éducateurs d'illustrer, d'argumenter, d'étayer un propos, de répondre à des questions et d'apporter d'utiles précisions (le diable se cacherait dans les détails ...).

**Laisse Ton Empreinte**, avec *l'élaboration de cet outil*, participe de cela, par une démarche pédagogique, par une communication adaptée et adaptable. On peut envisager que ces supports interactifs puissent rapidement libérer l'expression, relayer d'autres initiatives qui se prennent ailleurs, et qui se prendront encore, dans d'autres régions, et aussi au niveau national.

C'est alors que, petit à petit, ici et ailleurs, maintenant et demain, nous rejoindrons Paolo FREIRE dans sa démarche d'infatigable militant de l'Éducation et de la rencontre des hommes.

\* *Pédagogue brésilien qui a développé le principe d'une alphabétisation militante pour lutter contre l'oppression (1921-1997)*

# MALAISE IDENTITAIRE

## Rapport à l'Etat, conflits de loyauté

Pour bon nombre de jeunes, l'Etat représente une nébuleuse dans laquelle ils mettent pêle-mêle :

- 1) un système avec ses réseaux, ses codes, desquels ils se sentent souvent et à juste titre, exclus.
- 2) des rancunes actuelles liées aux rapports tendus qu'ils ont parfois avec les forces de l'ordre
- 3) des rancœurs anciennes liées à l'histoire familiale qui remontent à l'arrivée en France (qualité d'accueil reçu) mais aussi pour les jeunes d'origine algérienne, à la guerre entre ces deux pays et dont l'abcès n'est manifestement toujours pas crevé, (de nombreux témoignages vont dans ce sens.) Voire même parfois pour d'autres, au temps des colonies ou de l'esclavage... La défiance vis-à-vis des forces de l'ordre et plus largement de tout ce qui porte uniforme s'inscrit aussi dans ce contexte-là.

« Je suis français, je ne le suis pas... » On sent que c'est une vraie déchirure pour nombre de jeunes, avec parfois une grande ambivalence due aux conflits de loyauté dans lesquels ils se trouvent, (par rapport à la famille, mais aussi au groupe). Il existe aussi chez certains le sentiment que la France a une dette envers eux, leurs ascendants. Ils éprouvent quelque part le besoin de venger l'humiliation ou le manque de respect subis.

“ **L**e rap, c'est bien, car ça permet de libérer une parole. Y en a besoin, car on ne se sent pas entendu. Nous les jeunes des quartiers, on a un problème avec l'Etat. Moi, par exemple, quand je fais une chanson, j'ai toujours peur qu'il y ait une censure. Moi, je me sens Français, mais en même temps, j'ai une crainte d'être Français. La politique, je trouve que c'est l'enfer. A l'heure actuelle, pour moi, ce n'est pas une fierté d'être Français. C'est un problème global en fait. L'Etat nous maltraite, il est sévère avec nous les jeunes, on dirait qu'il ne nous passe rien. Il se plaint qu'on a la haine, mais il faut aussi qu'il se retourne la question. Pour moi, c'est impossible de voir un policier. Ils sont violents, énervés, durs, impolis. Il faut qu'ils commencent par donner l'exemple ! On est en France quand même ! C'est un cercle vicieux en fait, ils nous maltraitent, et nous, on leur renvoie l'ascenseur. *L., 15 ans* ”

Écoutez la chanson de ce jeune (Laïch)

“ **M**on père m'a raconté son arrivée en France. Accueilli comme un chien, pour tuer le silence, il bossait, au son lancinant des marteaux piqueurs, des heures durant, des heures sur le ciment. Parfois naïf, il cherchait un regard, arrondissant les angles, jamais en retard. Mais rien, wallou ! Délit de faciès. Plus transparent qu'une ombre, mon père passait, invisible entre les décombres... *F, 18 ans* ”



PURÉE, ÇA FAIT TOUT DE MÊME MAL AU BIDE DE LIRE DES CHOSES PAREILLES...

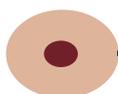
“**J**e me sens Français ? Bof ! Des fois oui, d’autres non. Je sens du racisme chez certaines personnes. Quand je suis dans le quartier, je ne me sens pas Français. Les policiers, ils passent, ils nous regardent, parfois ils nous insultent. Il faut le dire, il y a une majorité de jeunes d’origine qui ne se sentent pas Français. Par contre, quand je vais à l’école, quand je visite des musées, des mairies, quand je travaille, là mais seulement à ce moment là, je me sens Français. Mes parents, ils ne parlent pas de la guerre d’Algérie. Ils n’ont pas trop la haine parce que ça fait maintenant un moment qu’elle est indépendante. Et puis ils reconnaissent des qualités à la France, les hôpitaux, les mairies, la présence de l’Etat. Personnellement, je suis pour l’équipe de France quand elle joue contre les autres équipes, sauf naturellement quand elle joue contre l’équipe d’Algérie. Je suis entre les deux en fait. C., 16 ans



MOI, SI L'ÉQUIPE D'ALSACE RENCONTRAIT LA FRANCE, JE SAIS PAS COMMENT JE RÉAGIRAIS ! MAIS J'AI PAS À ME POSER LA QUESTION, PUISQUE ÇA N'EXISTE PAS !

Où l’on mesure à quel point la défiance est installée dans certains quartiers...

“**D**ans ce quartier, c’est comme si on était soldat, comme si on était guerre ! En guerre contre notre vie, contre le système, les discriminations. On se sent discriminé, et plus le temps passe, plus on se fait des films. Et avec la crise, on se sent deux fois plus discriminés. Et puis y a l’argent, et la parano par rapport aux inconnus, au regard des autres. Parfois un inconnu arrive, ça peut être quelqu’un comme toi ou le facteur, quelqu’un qu’on ne connaît pas, et hop, on se fait un film. Naturellement, plus tu es dans les choses illicites, plus tu es dans la parano. Sans compter l’effet de la drogue qui augmente toujours la méfiance. M., 23 ans



Écoutez la chanson de ce jeune (Rachid)

“**N**ous les jeunes de quartier, c’est comme si on était enfermé dans un enclos ! Alors on reste entre nous, enfermés. C’est très difficile de s’en sortir quand tu viens d’un quartier. Personne ne nous suit à part nos parents, alors pour ceux qui ont des difficultés familiales, tu imagines ? On ne nous donne pas notre chance. Comme on dit dans les quartiers, y a trop de talents gâchés. S, 19 ans

## Transmission familiale

Les parents transmettent forcément quelque chose de leur histoire à leurs enfants. Mais quand celle-ci est difficile, il arrive que l'adulte reste dans le vague, l'allusion, le non-dit. Cependant, quelque chose passe au niveau de la transmission qui est de l'ordre du ressenti, de l'émotion. Quelque chose qui a à voir avec la peine, la honte, la colère, la haine mais parfois aussi heureusement, la joie, une forme de gratitude pour celles et ceux qui ont su parfois nous tendre la main dans ces moments difficiles.. L'enfant intègre tout ça naturellement. Il peut aussi poser des questions à ses parents pour mieux comprendre ce qui s'est passé. Ensemble, ils avancent...

Mais parfois l'enfant se heurte à un véritable mur. Parce que le parent ne peut ou ne veut pas dire ce qui s'est passé, que ça le renvoie à des choses trop douloureuses... Ou parce qu'il est lui-même dans le déni ou que ça l'arrange de ne rien dire. Parce qu'il est dans une famille où la plupart des sujets sont tabous. Ou encore parce que les rapports au sein de la famille sont devenus si tendus qu'aucune parole ne peut plus émerger. L'enfant reste donc seul avec ses questions et il est obligé d'imaginer des scénarios... Il recompose la réalité, se fait des films avec une vision souvent manichéenne, à charge, alimentée par les discussions avec ses potes ou les réseaux sociaux. On constate que les jeunes qui n'ont pas accès à leur histoire sont le plus enclins à se faire des films, on ne peut pas se contruire avec des cadavres dans le placard...

“ On sait que mon grand-père a été tué au combat sous les yeux de mon père. Donc c'est vrai que c'est un sujet difficile à aborder, carrément tabou même. Mon père avait moins de 20 ans. On n'a jamais eu un discours de la part de son père là-dessus. Mais en même temps, on était imprégné de ça, c'est vrai. J'ai connu ma grand-mère, et avec elle aussi, on n'en parlait jamais mais c'était là quand même. Mon père nous a protégés de tout ça. Il est venu en France pour trouver du boulot, il avait 25 ans, il a fait des allers-retours entre ici et là-bas. Ils étaient déjà mariés quand il est arrivé en France. 3 enfants étaient nés en Algérie. L'aîné avait 7 ans et le dernier quelques mois à peine. Ma mère est arrivée en 1976 pour le rejoindre et 5 enfants sont nés ici, dont moi. Mon père avait peur de l'Administration française, de l'école... Tout ça, ça représentait l'Etat pour lui. Et vu son histoire, l'Etat Français, au minimum, ça représentait pas mal de méfiance. Là encore, ce sont des choses qui se transmettent au fil des générations. Ce n'est pas pour rien qu'on a été élevé dans notre bulle, avec beaucoup de défiance vis-à-vis de l'extérieur. On était surprotégé. Ma mère venait nous chercher à l'école primaire, puis c'est mon père qui l'a fait à partir du collège jusqu'au lycée. Il y avait une peur diffuse par rapport au fait qu'on était étranger, algérien de surcroît. On redoutait à tout moment qu'on puisse venir nous chercher... Et cette peur du dehors, je me rends compte que je l'ai transmise à mon fils. Quand je ne le lâchais pas d'une semelle il y a encore très peu de temps. C'est puissant ces phénomènes de transmission ! Je suis en train de me rendre compte qu'avec lui, je l'ai reproduit. Je suis française, née en France, je connais le système et je n'ai pas à avoir les mêmes craintes. Mais comme c'est inconscient, c'est diffus. On ne s'en rend pas compte en fait, mais on ne peut pas sortir de cette peur tant qu'on ne l'a pas nommée ! N., 35 ans

GRACE À CE TMOIGNAGE, ON  
MESURE MIEUX COMMENT SE  
JOUENT LES PHÉNOMÈNES DE  
TRANSMISSION.



### Transmissions collectives

La société française a du mal à reconnaître officiellement sa part de responsabilité dans les tragédies pour lesquelles elle a été impliquée (colonisations, guerre 39/45, guerre d'Algérie qu'elle a longtemps appelé «événements», ...). Elle met du temps, refoule le plus souvent son passé, quand il est peu glorieux. Mais c'est contre-productif, car quand on est capable de reconnaître sa propre part de responsabilité, on amène forcément l'autre à faire de même. On se grandit, et en plus, on sort ensemble de la fantasmagorie, des rumeurs, du non-dit qui au final sont bien plus dangereux que l'affrontement du réel. On le voit, l'importance de sortir du non-dit est valable au niveau des histoires familiales mais également de la grande Histoire...

“ **E**n fait, je pense qu'il nous manque un peu de reconnaissance pour avancer. Dans le fond, les jeunes des quartiers attendent que les Français leur disent merci. Merci pour leur contribution lors de deux guerres mondiales 14/ 18 et 39 /45; et puis aussi merci pour tous les parents qui sont venus participer à la reconstruction du pays après guerre, et dans les années 70/80. Oui un merci serait très important ! Si le chef de l'Etat faisait un geste comme ça, sa cote dans les quartiers remonterait grave ! S. 19 ans

VOYONS CE QU'EN DIT  
UN ANCIEN



“ **O**n se voyait beaucoup dans les cafés à Roubaix entre algériens. On y allait avec nos parents ce qui renforçait encore notre identité algérienne, notre imprégnation. On parlait arabe, on ne maîtrisait pas bien la langue française. Mes deux frangins nés en Algérie et qui avaient donc fait leur armée là-bas me narguaient : « *on est plus algériens que toi !* ». Ils brandissaient le fait de faire l'armée là-bas, en me disant « *t'es pas comme nous, toi, t'es un traître, t'es né en France !* ». Si j'avais fait mon armée en France, ils m'auraient carrément traité de harki. Heureusement que je ne l'ai pas fait ! Quand on va en Algérie, mes frangins relatent sans cesse l'époque de leur service militaire, comme si c'était un fait d'armes, héroïque, comme si d'une certaine façon, ils avaient participé à la guerre. C'est une fierté pour eux ! Et cette fierté, on la transmet à nos enfants, c'est sûr. Moi compris. La rancœur est liée aussi au sentiment d'avoir été exploité dans les usines, d'avoir dû faire les tâches les plus ingrates, comme si c'était une continuité de la domination subie en Algérie pendant la période coloniale. « *Moi, je ne veux pas être le chien des français !* » disait-on. Mais en même temps, la transmission n'est pas tout à fait la même entre eux et moi. Personnellement, je n'ai pas la même rancœur qu'eux. Car moi, en tant que Français, je peux postuler dans les collectivités territoriales et ça fait aussi une différence. Eux, ils gardent cette forme de haine mais au final, ils se sont plutôt orientés vers un boulot d'ouvrier, alors que ce n'était pas ce qu'ils voulaient au départ. Et les gamins de mes frères ont davantage une culture maghrébine que les miens. Je pense qu'inconsciemment, tout ça, ça joue au niveau du langage, de l'apprentissage du français. Ce n'est peut-être pas pour rien que j'étais dans les mêmes classes que mes frères qui étaient plus âgés. La communauté harki, ça a été un vrai traumatisme aussi pour eux toutes ces histoires, ils se disaient : « *mais pourquoi les fils de combattants FLN ont les mêmes droits que les fils de harkis ?* ». Ils ne comprenaient pas, et ça suscitait beaucoup de rancœur et de frustration chez eux. Alors en effet, leurs enfants et petits enfants ont pu par la suite nourrir une véritable haine par rapport à l'Etat français. C'est sûr que c'est une question en tout cas... R, 52 ans

“ Nos enfants, inconsciemment se sentent plus algériens que français. Mon fils de 16 ans, c’est vrai, a vécu avec cette forme de transmission, à la fois au niveau de la famille (on les a inscrit dans des cours arabo-musulmans) et aussi par rapport à la guerre et ce sentiment d’injustice qui demeure par rapport aux français. **Moi, je n’aurais jamais pu devenir policier de par mon histoire, ni pompier, ni gendarme et je suis loin d’être le seul. Porter un uniforme, c’est être assimilé à un représentant de l’Etat et c’est proscrit, c’est un métier de traître. Ce n’est effectivement sans doute pas un hasard si dans les quartiers ils s’en prennent aussi aux pompiers.** Tout ça est resté dans un coin de leur tête ou se transmet inconsciemment. Y a encore un blocage intellectuel par rapport à tout ça qui empêche nos gosses de se sentir pleinement français. C’est sûr... Il reste un blocage transmis de père en fils auquel s’ajoutent les discriminations et les réflexions racistes. Je me souviens qu’à l’époque de la fin du CM2, on nous remettait une cocarde bleu-blanc-rouge pour le certificat d’étude, et nous, on avait honte...

Nos parents ont toujours voulu qu’on réussisse à l’école mais sans nous soutenir, sans nous accompagner pour maîtriser la langue française. Et à côté de ça, fallait pas qu’on reste dehors, qu’on travaille, donc on devenait fils d’ouvrier à nos tours. Beaucoup d’entre nous étaient bons en maths, mais en vérité, c’est par rapport à la langue française qu’il y avait un blocage, sans doute, pour toutes les raisons dont on vient de parler. Ma mère par exemple, elle comprend le français, mais elle m’a toujours répondu en kabyle. Alors comme nous on était en échec à l’école, il restait une forme de complexe d’infériorité qui augmentait et alimentait les ressentiments par rapport à l’Institution, l’Etat, l’école et au final les français.... « Nous, on ne parle pas avec eux, ils ne sont pas comme nous, ils ne sont pas comme moi ! ». R, 52 ans

DEUX TÉMOIGNAGES SUPER SINCÈRES QUI EN DISENT BEAUCOUP PLUS QU’UN LONG DISCOURS SUR LES HISTOIRES DE TRANSMISSION. OÙ L’ON RETROUVE LA QUESTION DES POMPIERS ET CELLE DU RAPPORT À LA LANGUE FRANÇAISE !



“ Dans toutes les familles que je connais, je remarque qu’il existe des relents de haine par rapport à la France, à son rôle dans l’histoire, à la guerre d’Algérie. Faut pas le nier, il y a des fantômes du passé qui traînent encore dans les têtes. Et moi, j’ai l’impression d’être toujours l’arabe de service. Je sens des mauvais regards sur moi, sur les jeunes de quartier. Je me sens jugé, méprisé. Sincèrement, il y a quelque part en moi une haine terrible, une grande frustration. J’ai peut-être été préparé à ça... Avant, en tout cas, ça ne se montrait pas trop ce mépris, mais aujourd’hui, j’ai l’impression que c’est plus visible. Un jour ou l’autre, ça va exploser. Et moi, je ferais peut-être partie des mauvais. Il y a quelques années, quand j’allais jouer au fin fond du Pas-de-Calais et qu’on me traitait de sale arabe, je laissai filer. Aujourd’hui, si on me le dit, le mec, je l’attrape et je le tabasse. Je suis arrivé dans un état psychologique où je me dis : « *j’en ai assez fait aujourd’hui pour prouver que je suis français !* ». On est en 2015, j’ai 36 ans et quand on m’a recruté, on m’a demandé quel était mon rapport avec la religion pour voir si j’étais un extrémiste, tu te rends compte ? Devoir encore et toujours se justifier ! Alors que je n’ai pas à le faire en vérité ! Ou alors il faut me le dire bien en face : « *vous, enfants d’immigrés, vous n’avez rien à faire en France. Qu’on me le dise clairement et moi, je m’en vais !* ». N., 36 ans



PRENONS UN PEU DE HAUTEUR POUR  
IMAGINER DANS QUEL DILEMME  
CELA MET LES JEUNES...  
OUH, C'EST LOURD !

### ÉQUATION À 2 INCONNUES

Je ne me sens pas Français pour des raisons qui qui appartiennent à l'histoire de ma famille

+

Je ne me sens pas Français parce que vous me renvoyez sans cesse le fait que je ne le suis pas

---

= **Avec tout ça, moi, je sais plus où j'habite et je suis en colère !**